



HAL
open science

Pour une approche transculturelle des migrations d'élites

Laurent Dornel

► **To cite this version:**

Laurent Dornel. Pour une approche transculturelle des migrations d'élites. Des Pyrénées à la Pampa. Une histoire des migrations d'élites (XIXe-XXe siècles), Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, pp.13-30, 2013. halshs-00850982

HAL Id: halshs-00850982

<https://shs.hal.science/halshs-00850982>

Submitted on 12 Aug 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Pour une approche transculturelle des migrations d'élites

Laurent Dornel

Depuis le milieu du XIX^e siècle, les migrations internationales se sont considérablement accrues. À la suite d'un article fondateur d'Adam McKeown, on considère que trois grands systèmes migratoires se sont alors constitués, le premier centré sur l'Atlantique, les deux autres sur l'Asie du Nord et l'Asie du Sud-Est¹. Jusque-là en effet, sans doute parce que les destinées de l'Europe étaient depuis 1492 plus particulièrement liées à celles des Amériques, les historiens occidentaux avaient privilégié l'étude des flux migratoires au sein du « système Atlantique »². De fait, entre 1815 et 1939, 50 à 55 millions d'Européens – soit près d'un cinquième de la population totale européenne de 1800 – ont émigré : 26 millions choisirent l'Amérique du Nord, 8 millions l'Amérique du Sud³ et plus particulièrement l'Argentine.

1 - Adam McKeown, « Global migration 1846-1940 », *Journal of World History*, 2004, 15(2), p.155-189. Pour une bibliographie synthétique et problématisée de l'histoire des migrations, et notamment de l'émigration européenne, voir Jan Lucassen, Leo Lucassen & Patrick Manning (edited by), *Migration in World History. Multidisciplinary Approaches*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 3-35. Sur l'histoire des migrations européennes, la bibliographie est immense. Se distinguent toutefois les ouvrages suivants : Klaus Bade, *L'Europe en mouvement : la migration de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2002 ; Leslie Page Moch, *Moving Europeans. Migration in Western Europe since 1650*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2003 (Second edition). Pour une approche globale des migrations, Patrick Manning, *Migration in world history*, New York & London, Routledge, 2005.

2 - Pour une réflexion sur l'histoire atlantique ou du monde atlantique, voir Cécile Vidal, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2012/2, 67^e année, p. 391-413.

3 - Dirk Hoerder, *Cultures in Contact. World Migrations in the Second Millennium*, Duke University

Ce pays était depuis longtemps déjà une terre d'immigration⁴, mais à partir du milieu du XIX^e siècle, les flux s'intensifient, et l'Argentine devient une des principales destinations des Européens : entre 1869 et 1914, 6 millions de migrants de ce continent s'y installent, parfois provisoirement, puisque près de la moitié (2,7 millions) sont retournés chez eux⁵. Les Français sont de l'aventure américaine. Ils partent pour l'Amérique du Nord⁶, et, au Sud, pour le Chili⁷, le Brésil⁸ et l'Argentine, où s'installent, entre les années 1830 et la fin des années 1880, des Savoyards, des Aveyronnais⁹ et des migrants du piémont pyrénéen occi-

Press, Durham & London, 2002, p. 332 et 359. Paul Butel estime à 9 ou 10 millions le total des entrées en Amérique latine entre 1871 et 1914. Cf. *Histoire de l'Atlantique de l'Antiquité à nos jours*, Perrin, Paris, 1997, p. 430.

4 - L'histoire de l'immigration, sans être centrale dans le champ historiographique argentin, est toutefois assez dynamique. Elle dispose depuis 1985 d'une importante revue, *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, publiée par le CEMLA (Centro de Estudios Migratorios Latinoamericanos). Son représentant le plus éminent est Fernando Devoto, dont la *Historia de la inmigración en la Argentina* (Buenos Aires, Editorial Sudamericana) fait autorité et a connu plusieurs rééditions depuis sa publication en 2003. Toutefois, à quelques exceptions près (María Bjerg, *Historias de la inmigración en la Argentina*, Buenos Aires, Edhasa, 2010 ; Aurora Alonso de Rocha, *Inmigrantes sociedad anónima*, Buenos Aires, Leviatán, 2005), cette histoire s'organise essentiellement sur le modèle de monographies, chaque « communauté » ayant « son » historien souvent formé d'ailleurs à l'étranger. Sur les Espagnols, Xosé Manoel Núñez Seixas, *O galeguismo en América : 1879-1936*, A Coruña, Ed. do Castro, 1992, ou encore José Moya, *Cousins ans Strangers. Spanish Immigrants in Buenos Aires (1850-1930)*, Berkeley, University of California Press, 1998 ; sur les Italiens, Samuel Baily, *Immigrants in the Land of Promise. Italians in Buenos Aires and New York City (1870-1914)*, Ithaca, Cornell University Press, 1999 ; sur les Portugais, Marcelo J. Borges, *Chains of Gold, Portuguese Migration to Argentina in Transatlantic Perspective*, Leiden & Boston, Brill, 2009. Depuis quelques années, F. Devoto dirige chez Biblos une collection (« La Argentina Plural ») consacrée à l'immigration. Ont notamment été publiés : Xosé Manoel Núñez Seixas, *La Galicia austral : la inmigración gallega en la Argentina* (2001) ; F. Devoto, *Historia de los Italianos en la Argentina*, 2006 ; Marcelino Irianni Zalakain, *Historia de los vascos en la Argentina*, 2010 ; Hernán Otero, *Historia de los franceses en la Argentina*, 2012. A la fin de son *Historia de la Inmigración...*, F. Devoto propose un essai bibliographique assez exhaustif, p. 485-524.

5 - D. Hoerder, *op.cit.*, p. 332 et 359.

6 - Voir notamment : Ronald Creagh, *Nos Cousins d'Amérique. Histoire des Français aux Etats-Unis*. Paris, Payot, 1988 ; Nicole Fouché, *L'émigration alsacienne aux Etats-Unis, 1815-1870*, Publications de la Sorbonne, 1992 ; Annick Foucrier, *Le rêve californien : migrants français sur la côte Pacifique, XVIII^e-XX^e siècles*, Belin, 1999.

7 - Bernard Lavallé et France Agard-Lavallé, *Del Garona al Mapocho : emigrantes, comerciantes y viajeros de Burdeos a Chile (1830-1870)*, Santiago de Chile, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, 2005.

8 - Laurent Vidal & Tania Regina de Luca, *Les Français au Brésil XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Les Indes Savantes, coll. Rivages des Xantons, 2011.

9 - Les Aveyronnais fondent la colonie de Pigüé en 1884. Cf. Jean Andreu, Bartolomé Bennisar et Romain Gaignard, *Les Aveyronnais dans la pampa, fondation, développement et vie de la colonie aveyronnaise de Pigüé de 1884 à 1992*, Toulouse, Éditions Privat, 1977.

dental, pour l'essentiel Basques et Béarnais. Ils ne sont certes pas les plus nombreux : en 1895, les Français représentent 2,4 % de la population totale en Argentine, soit la troisième communauté du pays. En 1914, le chiffre tombe à 1%¹⁰. Les Français arrivent loin derrière les Italiens ou les Espagnols. Ces derniers viennent nombreux de l'autre versant pyrénéen et sont parfois partis de Bordeaux. L'espace aquitain apparaît ainsi comme une porte ouverte sur l'Atlantique Sud¹¹ : entre 1865 et 1920, 378 000 émigrants partent de Bordeaux, dont 268 000 vers l'Amérique du Sud – 46 000 vers l'Amérique du Nord –, et tout particulièrement vers l'Argentine (200 000). Ce sont des Français (123 000), mais aussi des Espagnols (114 000) et des Italiens (46 560)¹².

Autrement dit, les flux humains – mais aussi les liens – entre les rives de l'Atlantique n'ont cessé de s'intensifier et de s'approfondir, surtout après la grande famine irlandaise. Mais, contrairement aux affirmations de l'historiographie classique qui définissait la migration comme un processus entraînant rupture, déracinement et isolement¹³, ceux qui partaient « faire les Amériques » ne rompaient pas avec leur village, leur région ou leur pays¹⁴. Ils se mirent à envoyer de l'argent, les fameuses remises, *remittances* ou *remesas*, qui permirent de faire venir d'autres membres de la famille, d'augmenter le capital ou encore d'acheter des terres¹⁵. Aux lettres qui traversaient l'océan, s'ajoutèrent donc des capitaux mais aussi des marchandises, des livres, des œuvres d'art, etc. Par ailleurs, nombre d'entre eux retournèrent dans leur pays : cette *remigration*, comme l'appellent les historiens anglophones, concerna envi-

10 - F. Devoto, *Historia de la inmigración*, op.cit., p. 294.

11 - Sur ce point, voir en particulier Bernard Lavallé (dir), *L'émigration aquitaine en Amérique latine au XIX^e siècle*, Bordeaux, Maison des Pays ibériques, 1995.

12 - Cf. Philippe Roudié, « Bordeaux port d'émigration lointaine (1865-1918) », *Revue historique de Bordeaux*, XXX, 1984, p. 137-188, cité par Paul Butel, op.cit.

13 - Cf. notamment Oscar Handlin, *The Uprooted, the epic story of the great migrations that made the American people*, Boston, Little, Brown and C^o, 1951 (2^e édition en 1973).

14 - Pour un aperçu récent de ces mobilités, voir Laurent Dornel, Michèle Guicharnaud-Tollis, Michael Parsons et Jean-Yves Puyo (ed.), *Ils ont fait les Amériques... Mobilités, territoires et imaginaires (1776-1930)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2012.

15 - Sur cette économie des migrations, voir les travaux de l'historien italien Luigi de Rosa, *Emigranti, capitali e banche (1896-1906)*, Napoli, Edizione del Banco di Napoli, 1980 et « L'émigration italiana in Argentina e le rimesse degli emigrati (1850-1908) », in *Sull'emigrazione italiana*, Scritti di Luigi de Rosa, vol.3, Soveria Mannelli, Rubbettino Editore, 2011, p. 23-36. Pour l'Espagne, cf. José Ramón García López, *Las remesas de los emigrantes españoles en América : siglos XIX y XX*, Oviedo, Ed. Júcar, 1992.

ron 7 millions de migrants¹⁶ dont l'expérience américaine, heureuse ou malheureuse, influença à son tour l'environnement de départ. Et puis, il y eut aussi ces hommes et ces femmes saisonniers au long cours – *golondrinas* ou *birds of passage*¹⁷ – qui faisaient le voyage aux Amériques régulièrement, « conscients d'opérer dans un marché du travail global »¹⁸. Plutôt que d'émigration, il faudrait donc parler de circulations migratoires entre des espaces interconnectés¹⁹.

Globalement, les expériences migratoires furent donc – et demeurent – extrêmement diverses, tout comme les motifs qui poussèrent ces millions d'Européens à partir. Les historiens ont tenté d'en élaborer des typologies : Patrick Manning²⁰ par exemple, distingue ainsi quatre catégories de migrants (*settlers, sojourners, itinerants, invaders*) ; Paul Silverstein²¹ en repère cinq (*The Nomad, The Laborer, The Uprooted, The Hybrid, The Transmigrant*). Enfin, les espaces européens furent très diversement affectés par l'émigration et les retours, à la fois dans le temps et en intensité, si bien que l'histoire de ces migrations s'élabore nécessairement de façon pluriscalaire : si l'échelle continentale permet d'avoir un aperçu d'ensemble du mouvement, les approches nationales, régionales ou même plus locales éclairent plus finement la complexité des processus liés aux migrations transatlantiques.

Dans tous les cas, l'émigration et l'immigration ne se résument pas aux flux. Les hommes et les femmes, en se déplaçant, apportent avec eux leur habitus, leur langue, leurs pratiques culturelles, religieuses ou sociales. Autrement dit, toute migration s'accompagne de transferts, notamment culturels. Cette notion de transfert culturel est largement

16 - D. Hoerder, *op.cit.*, p. 332. Sur l'importance des retours, Dino Cinel, *The national integration of Italian return migration (1870-1929)*, New York, Cambridge University Press, 1991 et Mark Wyman, *Round-Trip to America. The Immigrants Return to Europe 1880-1930*, Ithaca, Cornell University Press, 1993.

17 - Michael J. Piore, *Birds of Passage : Migrant Labor and Industrial Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

18 - L.-P. Moch, *op.cit.*, p.156. Toutefois, seuls certains secteurs du marché du travail sont réellement internationaux ou globaux.

19 - Comme le rappelle Dirk Hoerder, « on the macrolevel, migration systems connect two distinct societies », *op.cit.*, p. 16.

20 - *Migration in world history, op.cit.*

21 - « Immigrant Racialization and the New Savage Slot : Race, Migration, and Immigration in the New Europe », *Annual Review of Anthropology*, Vol. 34 (2005), p. 363-384, URL : <http://www.jstor.org/stable/25064890>.

redevable aux travaux de Michel Espagne et de Michael Werner²² sur l'espace franco-allemand. Elle a plus ou moins remplacé celle d'acculturation élaborée en particulier par Franz Boas et surtout par les représentants de l'École de Chicago. Comme le rappelle Laurier Turgeon, l'acculturation représentait pour Edward Franklin Frazier et Louis Wirth le lieu de passage qui conduit l'immigrant de sa culture d'origine vers l'intégration à la culture d'accueil²³. La notion a été ensuite reprise par les anthropologues, notamment par Robert Redfield, Ralph Linton et Melville Herskovits qui la définissent en 1936 comme « l'ensemble des phénomènes qui résultent du contact direct et continu entre des groupes d'individus et cultures différentes avec des changements subséquents dans les types culturels de l'un ou des autres groupes »²⁴. Par la suite, dans le sillage du terme d'acculturation mais souvent en réaction contre lui, apparaissent les concepts de « transculturation » et d'« interculturalité ». Le premier est proposé par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz dans les années 1940, pour rendre compte des objets amérindiens qui ont été non seulement préservés dans la culture d'origine mais adoptés et développés dans la culture d'accueil européenne (le tabac notamment). À peu près au même moment, Ruth Benedict et Margaret Mead forgent le terme « interculturel » qui connaît une grande fortune dans les sociétés pluriethniques de l'après-guerre. La recherche interculturelle vise au départ à modéliser les processus interactifs et les échanges bilatéraux voire multilatéraux entre groupes différents. S'intéresser aux transferts culturels, c'est donc étudier les modalités des interactions et des réappropriations réciproques entre cultures et sociétés (phénomènes d'émission, de diffusion, de réception et de réinterprétation) ; c'est considérer des emprunts culturels entre deux systèmes autonomes et asymétriques. Les cultures ne sont pas des entités fermées. Comme l'a montré Claude Lévi-Strauss, « l'identité naît d'une dynamique relationnelle entre soi et l'autre, d'une dialectique de la différence qui permet aux deux identités de négocier des transferts et de se constituer l'une

22 - Voir notamment : *Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand : XVIII^e et XIX^e siècle*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988 et « La construction d'une référence culturelle allemande en France, genèse et histoire », *Annales ESC*, 1987, vol.42, n° 4, p. 969-992.

23 - « De l'acculturation au transferts culturels », dans Laurier Turgeon, Denys Delâge, Réal Ouellet (dir.), *Transferts culturels et métissages. Amérique/Europe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 11-32.

24 - *Ibid.*, p. 12.

et l'autre »²⁵. Dans le cadre de cultures ouvertes et traversées par des clivages, les transferts culturels conduisent nécessairement à des formes de métissage, d'hybridation, dont la langue notamment porte la trace.

Depuis quelques années, le concept de transnationalisme est venu également nourrir les travaux sur les migrations. Pour Linda Basch, Nina Glick Schiller et Cristina Blanc-Szanton, le transnationalisme désigne les « procédés par lesquels les migrants forgent et maintiennent des relations sociales multiples et créent de la sorte des liens entre la société d'origine et la société où ils s'installent »²⁶. Ce nouveau champ d'étude s'est étoffé avec les travaux d'Alejandro Portes²⁷, de Peter Kivisto²⁸ et a donné lieu en 2003 à un numéro spécial de la *International Migration Review* (voir les articles de Rainer Bauböck²⁹ et Steven Vertovec³⁰). La France n'échappe pas au questionnement sur le transnationalisme, comme en témoignent plusieurs numéros spéciaux de la *Revue Européenne des Migrations Internationales*³¹ ou des ouvrages récents comme celui dirigé par Jean-Paul Zuñiga³².

Par transnationalisme, donc, on entend « une construction de champs sociaux dans laquelle les migrants créent un lien – imaginaire ou réel – entre leur pays d'origine et leur société d'accueil. Dans ces espaces

25 - *L'identité : séminaire interdisciplinaire*, Paris, Presses universitaires de France, 1983 [réédition dans la collection Quadriga en 2010], cité par L. Turgeon, *op.cit.*, p. 15.

26 - *Nations Unbound : Transnational Projects, Postcolonial Predicaments and Deterritorialized Nation-states*, Longhorn, Gordon and Breach Publishers, 1994, cité par Marco Martiniello, « Transnationalisme et immigration », *Écarts d'identités*, n° 111, 2007, p. 76-79.

27 - « Introduction : The Debates and Significance of Immigrant Transnationalism », *Global Networks*, 1(3), 2001, p. 181-194 ; et surtout, avec Luis E. Guarnizo et Patricia Landolt, « The Study of Transnationalism : Pitfalls and Promise of an Emergent Research Field », *Ethnic and Racial Studies*, 1999, 22(2), p. 217-237.

28 - « Theorizing transnational immigration : a critical review of current efforts », *Ethnic and Racial Studies*, Vol. 24, n° 4, July 2001, p. 549-577.

29 - « Towards a Political Theory of Migrant Transnationalism », *International Migration Review*, Vol. 37, n° 3, Fall 2003, p. 700-723.

30 - « Migration and Other Modes of Transnationalism : Towards Conceptual Cross-Fertilization », *International Migration Review*, Vol. 37, n° 3, Fall 2003, p. 641-665 ; « Migrant Transnationalism and Modes of Transformation », *International Migration Review*, Vol. 38, n° 3, Fall 2004, p. 970-1001.

31 - « Pratiques transnationales, mobilités et territorialités », Vol. 24, n° 2 (2008) ; « Migrations, transnationalisme et diaspora : théorie et études de cas », Vol. 28, n° 1 (2012).

32 - *Pratiques du transnational. Terrains, preuves, limites*, Paris, Bibliothèque du Centre de recherches historiques, 2011 (disponible sur http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/00/24/PDF/CRH_pratiques-du-transnational.pdf). Outre l'introduction de Jean-Paul Zuñiga (p. 9-19), on lira aussi la contribution de Nancy L. Green, « Le transnationalisme et ses limites : le champ de l'histoire des migrations », p. 197-208.

transnationaux, les migrants mettent en place des relations sociales et économiques, des activités et des identités politiques qui transcendent les frontières classiques et bénéficient de processus économiques globaux à l'intérieur d'un monde divisé en États-Nations »³³. Il s'agit de comprendre comment les migrants se construisent une vie dans plusieurs espaces nationaux sans devoir faire un choix entre l'un ou l'autre. L'analyse s'intéresse en particulier aux pratiques transnationales, c'est-à-dire aux « activités déployées par les migrants, impliquant au moins deux pays, incluant des activités entre le pays de résidence et le pays d'origine et/ou des ancêtres, ainsi que les activités menées dans des pays tiers, quel que soit le degré d'implication des co-ethniques »³⁴.

Le concept et les usages du « transnationalisme » ont été critiqués par Roger Waldinger, pour qui « le phénomène que les spécialistes de l'immigration appellent “transnationalisme” est fondamentalement mal nommé et mal compris. Après tout, la connectivité entre les points de départ et d'arrivée est un aspect inhérent au phénomène migration, et il n'est pas surprenant que des réseaux sociaux canalisent le processus »³⁵. Ce concept a été repris, au début des années 1990 par des anthropologues et des sociologues afin de saisir une réalité qu'ils prétendaient nouvelle et de penser ainsi la rupture entre « avant » et « maintenant ». Or, fait remarquer R. Waldinger, au même moment, Dino Cinel, Mark Wyman et Bruno Ramirez³⁶ soulignaient les similitudes entre cette dernière période et l'actuelle, en s'intéressant à la migration de retour, au nationalisme longue-distance et à la vie associative des immigrants au début du XX^e siècle. Ainsi donc, derrière la prétendue nouveauté du concept, il n'y aurait en réalité rien de fondamentalement nouveau :

33 - Rosita Fibbi et Gianni D'Amato, « Transnationalisme des migrants en Europe : une épreuve par les faits », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 24 - n° 2, 2008, mis en ligne le 16 décembre 2008, consulté le 25 juillet 2012. URL : <http://remi.revues.org/4452>.] Sur ces pratiques transnationales, José Itzigsohn, « Immigration and the Boundaries of Citizenship : The Institutions of Immigrants Political Transnationalism », *International Migration Review*, Vol. 34, n° 4 (Winter, 2000), p. 1126-1154.

34 - R. Fibbi et G. d'Amato, *art.cit.*, p. 8.

35 - « “Transnationalisme” des immigrants et présence du passé », *Revue européenne des migrations internationales*, [en ligne], Vol. 22, n° 2, 2006, mis en ligne le 1^{er} juin 2009, consulté le 30 juin 2012. URL : <http://remi.revues.org/2817>. Voir aussi Roger Waldinger & David Fitzgerald, « Transnationalism in Question », *American Journal of Sociology*, Vol. 109, n° 5 (March 2004), p. 1177-1195.

36 - *On the Move : French Canadian and Italian Migrants in the North Atlantic Economy (1860-1914)*, Toronto, McClellan and Stewart, 1991.

les pratiques transnationales, dont les sociologues prétendent qu'elles sont caractéristiques de l'âge contemporain, sont déjà repérables dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

On peut sans doute exprimer la même réserve face à la pseudo nouveauté de la notion de réseaux sociaux (*social networks*) exprimée en particulier par Steven Vertotec : « The advantage of the social network perspective lies in its ability to allow us to abstract aspects of interpersonal relations which cut across institutions and the boundaries of aggregated concepts as neighborhood, workplace, kinship or class »³⁷. Dans le même article, l'auteur insiste sur le fait que la migration est un processus qui à la fois crée et dépend des réseaux sociaux. Or, sans même évoquer les fameuses chaînes migratoires, de vastes réseaux sont déjà en place au XIX^e siècle, qui assurent – parfois depuis longtemps – la circulation des hommes, des idées, des marchandises et des capitaux.

Nous ne trancherons pas dans les débats sur le transnationalisme ou sur les réseaux sociaux. Nous serions plutôt tentés de suivre Dirk Hoerder, assez critique lui aussi face au concept de transnationalisme auquel il propose de substituer celui de transrégionalisme, concept empiriquement plus opératoire pour comprendre les mobilités humaines et qui ne néglige pas l'importance des régulations étatiques. Nous le suivons également volontiers lorsqu'il invite à mettre en œuvre des approches transculturelles pour analyser les migrations entre sociétés : « transcultural approaches to migration between societies, regardless of their territorial extent, connect multiples spaces in which people live and interrelate and which transcend political (“national cultural”) boundaries. Transcultural societal studies integrate the traditional discourse-based humanities, the data-based social sciences, the habitus-centered behavioural approaches, the normative disciplines of law, ethics and religion, the life sciences, as well as other fields, into a transdisciplinary whole »³⁸.

Ces approches globales sont indispensables pour qui veut saisir la vie entière des migrants. Ce qu'il nomme *transculturalism* – et qui n'est pas loin du concept de transculturation proposé par Angel Rama au début des années 1980³⁹ – souligne la capacité à vivre dans deux voire plusieurs

37 - « Migration and Other Modes of Transnationalism... », *art.cit.*, p. 646.

38 - Christiane Harzig & Dirk Hoerder, *What is migration history ?*, Cambridge, Polity, 2009, p. 84.

39 - *Transculturación narrativa en América latina*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1982 [réédité en 2008 aux Ediciones El Andariego, Buenos Aires]. Pour Rama, la notion de « transculturation » permet

cultures distinctes, à créer un espace transculturel qui permet les mouvements et les retours, les connexions aux autres espaces, les pratiques quotidiennes de métissage, de fusion, de négociation, de conflit et de résistance.

Le présent ouvrage, qui réunit des historiennes et des historiens argentins, espagnols et français, entend questionner les migrations à partir des problématiques que nous venons de présenter, dans un espace et pour un courant particulier, encore mal connu, celui qui a connecté deux espaces distincts entre le milieu du XIX^e siècle et la fin des années 1920.

De ce côté de l'Atlantique, un premier espace réunit les deux versants occidentaux des Pyrénées – plus précisément le Pays basque espagnol, le Pays basque français et le Béarn auxquels on pourrait ajouter la Bigorre. Pour la France, c'est un espace certes divisé en vallées longtemps rivales et en « pays » à l'identité marquée, mais leur unification politique et socio-économique est ancienne. Entre la France et l'Espagne, les Pyrénées ne constituent pas un obstacle absolu et ne séparent pas deux mondes fondamentalement distincts : comme l'a montré Peter Sahlins pour la Cerdagne, les populations des deux versants partagent une culture et des modes d'organisation économique et sociale communs⁴⁰. Cet espace transrégional a donc été connecté de façon plus ou moins précoce aux Amériques, en particulier avec l'Argentine. Les migrants pyrénéens ont contribué à son peuplement en s'installant dans les régions d'Entre Rios (dans la Pampa humide), de Buenos Aires et des rives de la Plata ou encore du Nord de la Patagonie.

De part et d'autre des Pyrénées, cette émigration a été déjà largement étudiée⁴¹. Elle s'inscrit dans le cadre global de l'émigration vers

de comprendre la dialectique complexe des relations entre les sociétés sud-américaines et la « matrice » espagnole, de mieux saisir la plasticité culturelle d'un peuple ainsi que la délicate combinatoire entre trois dynamiques : la quête de l'accumulation interne de la culture, la quête de reconnaissance de l'autre et celle de l'appartenance à une communauté plus large.

40 - Peter Sahlins, *Frontières et identités nationales. La France et l'Espagne dans les Pyrénées depuis le XVII^e siècle*, Paris, Belin, 1996.

41 - Cf. notamment Henri de Charnisay, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique*, Biarritz, J. & D. éd., 1996 ; Adrián Blázquez (dir.), *L'émigration basco-béarnaise aux Amériques au XIX^e siècle : regards interdisciplinaires*, Orthez, Editions Gascogne, 2005 ; Adrián Blázquez (dir.), *Émigration de masse et émigration d'élite vers les Amériques au XIX^e siècle*, Orthez, 2010. Sur l'émigration espagnole, parmi les nombreux ouvrages, on signalera quelques synthèses : *Historia general de la emigración española a Iberoamérica*, Madrid, Historia 16, 2 vol., 1992 ; Blanca Sánchez Alonso, *La inmigración española en Argentina, siglos XIX y XX*, Gijón, S. Cañada ed., 1992 ; César Yáñez Gallardo, *La emigración española a América (siglos XIX y XX) : dimensión y características cuantita-*

l'Amérique latine dont Samuel L. Baily et Eduardo José Míguez ont analysé les spécificités historiques⁴². Toutefois, dans ces espaces migratoires, ce n'est pas tant l'émigration elle-même qui aura retenu notre attention que les circulations migratoires, les liens, les transferts de nature diverse entre deux rives atlantiques. Le projet central était de réfléchir collectivement à la façon dont certains émigrés ont concilié communauté et altérité, leurs identités – basque, béarnaise, française ou espagnole – et les différentes appartenances culturelles nées de l'émigration ; de mieux connaître les processus au cœur de ces stratégies identitaires, de montrer ainsi que ces migrants demeuraient souvent très étroitement liés à leur lieu et à leur culture d'origine, manifestant souvent une double loyauté, mettant en œuvre des pratiques transnationales qui leur permirent d'être doublement présents ici et là-bas⁴³ ou de s'installer dans un « tiers espace »⁴⁴ dans lequel sont négociés et redéfinis les deux systèmes culturels auxquels ils appartenaient, celui de leur pays d'origine et celui du pays d'accueil. En somme, nous avons voulu mieux comprendre la « culture de la mobilité » de la seconde moitié du XIX^e siècle et des premières années du XX^e siècle, une culture qui se différencie à bien des égards de ce que nous savons pour le XVIII^e siècle mais qui demeure caractérisée par une « stratégie réticulaire qui permet de pallier le handicap d'une position éloignée » marginale par rapport au « centre de la chaîne d'union »⁴⁵.

tivas, Colombres (Asturias), Archivo de Indianos, 1994. Il existe aussi de nombreuses publications centrées plus spécifiquement sur des régions de départ : Antonio Eiras Roel & Ofelia Rey Castelao : *Los Gallegos y América*, Madrid, Ed. Mapfre, 1992 ; José Manuel Azcona Pastor, *Los paraísos posibles : historia de la emigración vasca a Argentina y Uruguay en el siglo XIX*, Bilbao, Universidad de Deusto, 1992 ; Óscar Álvarez Gila & Alberto Angulo Morales, *Las migraciones vascas en perspectiva histórica, siglos XVI-XX*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2002.

42 - Samuel L. Baily et Eduardo José Míguez (ed.), *Mass Migration to Modern Latin America*, Wilmington, Jaguar Books on Latin America, number 24, 2003. Cf. plus particulièrement E. J. Míguez, « Introduction : Foreign Mass Migration to Latin America in the Nineteenth and Twentieth Centuries – An overview », p. xi-xxv.

43 - Sur ce point Abdelmalek Sayad, *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 1999.

44 - Ce concept de « third space » a été développé par Homi Bhabha ; cf. Jonathan Rutherford (ed), « The Third Space. Interview with Homi Bhabha », *Identity : Community, Culture, Difference*, London, Lawrence and Wishart, 1990, p. 207-221. « In the process of acculturation, migrants neither duplicate the culture of origin nor merge into the culture of arrival ; rather, they create a fusion, a new, third place or space », cité par Christiane Harzig & Dirk Hoerder, *op.cit.*, p. 80. Précisons que ce troisième espace n'exclut pas l'existence d'une double appartenance nationale.

45 - Pierre-Yves Beaurepaire, « La République universelle des francs-maçons entre "culture

Pour poser cette question des connexions et des transferts, nous avons choisi d'étudier quelques figures aux trajectoires remarquables qui émergent dans leur champ professionnel, politique ou culturel particulier et qui sont généralement liées entre elles par des réseaux de nature diverse. Cela nous a mené à accorder par conséquent la préférence à l'émigration d'élites qui, jusqu'à présent, a été moins étudiée que l'immigration de masse. Du point de vue des espaces, l'accent est certes mis sur les migrants du côté basco-béarnais⁴⁶, mais, afin d'éviter les apories du localisme, nous avons voulu apporter des éléments de comparaison et ouvrir la réflexion aux liens qui unissaient le Pays basque espagnol à l'Argentine, convoquer des figures venues d'ailleurs comme Alcide d'Orbigny ou Francisco Grandmontagne. L'importante participation de chercheurs argentins a permis en outre de décentrer l'analyse, de croiser les regards et, nous l'espérons, d'éviter tout europécisme. L'approche biographique et l'ébauche de prosopographie que nous proposons dans ce volume permettent dans ce cadre d'articuler l'individuel et le collectif, le singulier et le pluriel. En effet, la notion d'élite renvoie nécessairement à une forme d'organisation collective : un individu ne constitue pas une élite. Cela signifie par conséquent que les élites sont composées d'individus qui partagent un certain nombre de caractéristiques, de projets, d'espoirs et de pratiques ; autrement dit, qu'elles sont liées, qu'elles présentent des dynamiques communes. Le choix d'une échelle spatiale moyenne voire locale (*mesolevel* ou *microlevel* pour reprendre les termes de D. Hoerder) permet de mieux saisir les motivations des candidats au départ, les chaînes migratoires, les connexions entre les lieux d'émigration et les espaces d'immigration.

Reste que cette notion d'élite, notion problématique et finalement assez ambivalente au plan épistémologique, ne va pas de soi. Le terme d'élites se dérobe en effet à toute définition unique, mais, d'une certaine manière, il a le mérite d'ouvrir la réflexion – en tout cas de ne pas l'enfermer dans des catégories rigides – et de délimiter quelques groupes spécifiques au sein d'un puissant flux migratoire.

de la mobilité" et basculement national (XVIII^e-XIX^e siècles) », *Revue de synthèse*, 5^e série, année 2002, p. 37-64 (p. 47).

46 - Ce travail vient clore un programme de recherche sur les migrations d'élites basco-béarnaises financé par le Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques et a bénéficié des investigations pionnières d'une équipe de chercheurs constituée notamment d'Ariane Bruneton, Michel Papy et surtout Adrián Blázquez.

Prise dans son sens commun, l'émigration d'élites se distingue de l'émigration de masse. Mais cette distinction ne constitue pas une définition suffisante. En effet, bien qu'ils ne s'appréhendent pas de la même manière, les deux types d'émigration partagent structurellement bien des points communs : mêmes routes maritimes et souvent mêmes modalités de transport (2^e et 3^e classe sur les navires) ; dans les deux cas, existence de « chaînes migratoires » et très fréquemment forte mobilité professionnelle, etc. Qu'entend-on alors par émigration d'élite ? Ou faut-il préférer émigration d'élites ? La première difficulté, ainsi que le soulignent Raymond Boudon et François Bourricaud, est en effet de trancher entre l'emploi du singulier ou du pluriel⁴⁷. Le choix du pluriel se justifie pour ces auteurs en raison de la fragmentation et l'hétérogénéité des élites. S'appuyant sur les travaux de Vilfredo Pareto, ils rappellent que la notion d'élite ne vaut qu'à l'intérieur d'une branche d'activité ou d'un champ. Dès lors, dans la mesure où les migrants s'inscrivent souvent dans plusieurs champs, le pluriel s'impose. S'agissant de l'émigration, les analyses de C. Wright Mills sur « l'élite du pouvoir »⁴⁸, celles de Karl Mannheim distinguant d'une part, élites de direction et d'organisation, d'autre part, élites diffuses « qui traitent des problèmes spirituels, culturels et moraux »⁴⁹, les considérations sur la possibilité d'assimiler l'élite à la classe (dirigeante), ne sont donc pas d'une grande utilité heuristique. Celles de Raymond Aron sont-elles plus pertinentes pour nous ? Après avoir rappelé qu'« élite » s'oppose avant tout à « masse », R. Aron définit la première comme « la minorité qui, dans une société quelconque, exerce les fonctions directrices de la collectivité »⁵⁰. Dans une société moderne, l'élite se subdiviserait ainsi en cinq groupes : les dirigeants politiques, les administrateurs de l'État, les maîtres de l'économie, les meneurs de masse, les chefs militaires. D'une certaine manière, cette définition fonde celle de Guy Chaussinand-Nogaret pour qui l'élite est « une fraction de la population où se concentrent puissance, autorité et influence. Elle est fondée sur la naissance, le savoir ou l'argent »⁵¹, auxquels on pourrait ajouter les réseaux sociaux.

47 - Raymond Boudon & François Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2004 (1982). « Élites » : p. 225-232.

48 - *L'élite du pouvoir*, Paris, Librairie François Maspero, coll. Textes à l'appui, 1969 [*The Power Elite*, Oxford University Press, New York, 1956].

49 - R. Boudon et F. Bourricaud, *op.cit.*

50 - Raymond Aron, « Structure sociale et structure de l'élite (1950) », *Études sociologiques*, Paris, PUF, 1988, p. 111-142, (p. 122).

51 - *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Tallandier, 1991, p. 12-13.

Cependant, cet effort notionnel ne nous aide pas vraiment à distinguer clairement des groupes au sein de l'émigration. En effet, la réflexion de R. Aron ne semble concerner que des élites déjà formées comme telles. Or c'est parfois dans le cadre du processus de migration que se constituent les élites : le départ est l'occasion d'une ascension sociale, notamment en Amérique latine. Là, soulignent S. Baily et E. J. Míguez, les sociétés plus ouvertes offrent davantage de possibilités aux migrants que les États-Unis où les hiérarchies sociales ont été plus précocement fixées. En outre, les définitions sociologiques minorent ou omettent la nature changeante des élites dont les fonctions mêmes évoluent. Ainsi, en Amérique latine, les élites étrangères ou immigrées de la fin du XVIII^e siècle sont fort différentes de celles qui s'affirment un siècle plus tard : alors que les premières participaient à la construction des États-Nations et des jeunes Républiques⁵², les secondes sont des agents de la mondialisation.

Qui sont alors ces « élites » qui partent ? Des notables⁵³, des éléments de la bourgeoisie ou de l'oligarchie locale auraient-ils été des candidats à l'émigration ? Si on ne peut l'exclure totalement – l'exil politique touchant parfois des notables – en revanche on peut estimer que s'il s'agissait des « vraies » élites⁵⁴, installées et dominantes, elles ne partiraient sans doute pas, même si dans certains champs professionnels, le séjour à l'étranger peut constituer une « richesse », une plus-value : comme le souligne Anne-Catherine Wagner, la mobilité des élites est parfois aussi l'occasion d'asseoir ou de renforcer leur prééminence⁵⁵. En réalité, notre réflexion ne porte pas sur les élites migrantes. Au sein des migrants, nous avons choisi de nous intéresser plutôt aux individus les plus qualifiés, ceux qui se distinguent par un savoir ou un savoir-faire pas toujours suffisants pour se distinguer chez eux mais que l'émigration peut transformer

52 - Cf. Federica Morelli, Clément Thibaud & Geneviève Verdo (textes réunis par), *Les Empires atlantiques des Lumières au libéralisme (1763-1865)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009. Notamment : Vanessa Mongey, « Les vagabonds de la république : les révolutionnaires européens aux Amériques (1780-1820) », p. 67-82.

53 - Pour une réflexion historique sur les « notables », voir David Lambert, *Notables des colonies. Une élite de circonstance en Tunisie et au Maroc (1881-1939)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

54 - Christophe Charle, dans *Les élites de la République (1880-1900)*, Paris, Fayard, 1987, propose une analyse approfondie de la manière dont les élites françaises se sont alors constituées.

55 - « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007/5, 170, p. 58-65.

en véritables avantages comparatifs au sein de sociétés en pleine structuration. Comme le souligne E. J. Míguez, « même si les salaires étaient plus élevés aux États-Unis, la position sociale des immigrants récents – en particulier ceux de l'Europe du Sud – en relation avec la population locale était meilleure en Argentine ou en Uruguay, ou dans les villes comme São Paulo ». Ainsi, comme le montre ici Beñat Çuburu, si les travailleurs du cuir d'Hasparren occupent une place plutôt marginale dans le processus que l'on nomme habituellement « révolution industrielle », en revanche, l'émigration a fait d'eux des pionniers et, plus précisément, les fondateurs de l'industrie du cuir en Argentine et au Chili.

Toutefois, au sein de cette émigration qualifiée, il y a eu incontestablement des élites, que ces dernières aient été déjà présentes au départ ou qu'elles se soient formées dans la société d'accueil. Certaines des figures dont nous analysons ici la trajectoire en font partie, comme Víctor Mendizábal ou Guret et Alfred-Gustave Bellemare, voire Alexis Peyret. Nous sommes dans le cadre de ce que les historiens anglophones nomment *ethnic leadership*⁵⁶ et les historiens hispanophones *liderazgo étnico*⁵⁷, expressions sans réel équivalent en langue française : un historien français aura quelque difficulté à parler de *leadership ethnique* pour désigner les élites espagnoles ou françaises en Argentine⁵⁸.

Les migrations que nous étudions ont bien participé aux transferts culturels entre ces deux rives de l'Atlantique⁵⁹. Dans le cadre précis des flux vers l'Argentine, cette étude prend un caractère spécifique. En effet, en Argentine, à partir de la Constitution de 1873 et surtout de la Loi d'Immigration et de Colonisation de 1876, l'immigrant – européen – est

56 - Voir par exemple María Bjerg, « The Danes in the Argentine Pampa : The Role of Ethnic Leaders in the Creation of an Ethnic Community (1848-1930) », dans S. Baily et E. J. Míguez, *Mass Migration...*, op.cit., p. 147-166.

57 - Pour une analyse synthétique de la notion et de ses enjeux dans le champ spécifique de l'histoire des migrations, cf. Xosé Manoel Núñez Seixas, « Modelos de liderazgo en comunidades emigradas. Algunas reflexiones a partir de los españoles en América (1870-1940) », dans Alicia Bernasconi & Carina Frid (ed.), *De Europa a las Américas. Dirigentes y liderazgos (1880-1960)*, Buenos Aires, Biblos, 2006, p. 17-41.

58 - Pour une analyse déconstructiviste de la notion d'ethnie, Jean-Loup Amselle & Elikia M'Bokolo, *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 1999 (1985). Pauline Raquillet, dans sa contribution, évoque bien la notion de « leadership ethnique », expression vite remplacée toutefois par celle de « leadership communautaire ».

59 - Nous n'avons pas abordé toutefois les transferts de l'Argentine vers l'espace pyrénéen, ce qui pourrait faire l'objet de nouvelles recherches.

à la fois une force de travail et un agent de civilisation. L'article 25 de la Constitution de 1853 interdit même de limiter l'entrée des « étrangers qui viennent dans le but de labourer la terre, améliorer les industries et enseigner les sciences et les arts ». La dimension foncièrement culturelle des migrations est donc bien à l'esprit des dirigeants argentins. Les migrants, ou tout au moins une partie d'entre eux, sont appelés à participer à la formation des élites locales, les forces des élites autochtones (*criollos*) étant encore trop faibles alors. De toute façon, comme le rappelle F. Devoto, en dépit des préjugés de l'élite autochtone envers les immigrants, ces derniers sont presque toujours considérés comme de bons travailleurs, préférables en tout cas aux classes populaire autochtones⁶⁰.

Curieusement, cette articulation entre migrations et transferts culturels a été, dans l'historiographie française tout au moins, relativement négligée, qu'il s'agisse de l'étude de l'immigration ou de celle de l'émigration⁶¹. Pourtant, nombre de migrants qui partent, en l'occurrence pour l'Amérique du Sud, disposent d'un capital culturel important qu'ils s'appliquent à faire fructifier en endossant divers habits : enseignants, publicistes, journalistes, ingénieurs, topographes ou géomètres... Certains, comme Charles-Thomas Sourigues, Alexis Peyret et Alfred Ebelot, seront plus particulièrement évoqués ici. Si ceux-là et quelques autres – comme Amédée Jacques ou Paul Groussac – sont sortis de l'anonymat, nombreuses sont encore les figures mal connues qui jouèrent pourtant un rôle parfois important : Ulysse Courtois, Alexandre Bernheim, John Lelong, Émile Daireaux, Léon Walls, Charles Quintin et tant d'autres...

Croiser et décentrer les regards, combiner les échelles spatiales, comprendre les migrations à la lueur de problématiques parfois peu explorées jusqu'à présent pour ce qui concerne la période 1850-1930, articuler les expériences individuelles et collectives des migrants, tels sont donc quelques uns des objectifs de cet ouvrage qui se divise en trois sections.

La première section s'intéresse plus particulièrement aux rapports entre l'émigration d'élites et le thème des transferts, dont les enjeux historiographiques et épistémologiques sont analysés dans le premier chapitre par Laurent Dornel. À partir de la figure d'Alexis Peyret, il se

60 - *Historia de la inmigración...*, *op.cit.*, p. 309.

61 - De manière générale, les transferts culturels entre la France et l'Amérique latine ont été assez peu étudiés. Signalons néanmoins : Valéria Guimarães (dir.), *Les transferts culturels. L'exemple de la presse en France et au Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2011.

focalise sur les transferts culturels : comment, concrètement, s'opèrent ces derniers ? Comment s'organisent les « réseaux sociaux » sur lesquels ils s'appuient ? Les transferts, comme le souligne ensuite Adrián Gustavo Zarrilli, sont aussi de nature économique même si les investissements et l'émigration ne vont pas nécessairement de pair. Le transnationalisme prend ici une forme originale : si les capitaux français sont à l'origine de l'exploitation forestière dans le Chaco, leur insuffisance implique toutefois le recours aux fonds britanniques. Cette étude est l'occasion de rappeler que les liens transnationaux se font dans un contexte idéologique et économique particulier, en l'occurrence dans celui d'une phase d'expansion mondiale du capitalisme. Dans cette partie consacrée aux transferts, des types particuliers sont étudiés, notamment les scientifiques voyageurs comme Alcide d'Orbigny, dont Cécile Petit nous retrace le parcours argentin entre 1826 et 1830. Les limites entre les voyageurs scientifiques et les migrants transatlantiques « classiques » sont parfois floues. Certes, les motifs et les intentions sont distincts ; mais les premiers participent néanmoins aux transferts culturels et s'inscrivent dans l'économie des échanges entre les deux rives de l'Atlantique. Dans ce voyage scientifique, la faune et la flore sont vues à travers les catégories européennes, en l'occurrence celles de Linné. Autrement dit, Orbigny participe à ce vaste processus d'appropriation de la nature par les Européens, forme originale de la domination dont les enjeux économiques ne sont pas négligeables. Mais, dans le même temps, les espèces américaines font aussi leur entrée dans les connaissances scientifiques européennes : les transferts se font dans les deux sens en dépit d'une nette asymétrie. Les transferts sont également de nature démographique : parmi nos émigrés, fréquents sont ceux qui se transforment en agents d'émigration, plus ou moins officiels. Ana Maria Barreto retrace ainsi l'activité de deux Pyrénéens, Auguste Brougues et Alexis Peyret, qui incarnent deux modèles de colonisation agricole dans l'Argentine des années 1850 (immigration « spontanée » et immigration « organisée » par l'État). Les élites étrangères s'imposent parfois comme les cadres de l'organisation des autres migrants et constituent donc des chaînes migratoires spécifiques plus ou moins efficaces et durables. Enfin, les transferts sont aussi techniques : Beñat Çuburu-Ithorotz et Claudio Salvador rappellent le rôle insuffisamment connu des cordonniers et des tanneurs basques – notamment ceux d'Hasparren – qui ont alimenté une véritable chaîne migratoire entre le Pays basque français et l'Argen-

tine pendant plusieurs décennies et joué un rôle déterminant dans la naissance de l'industrie du cuir.

La seconde section de l'ouvrage propose d'explorer les rapports entre d'une part, les élites françaises et espagnoles – ou élites *importées* –, et, d'autre part, les élites locales ou *autochtones*. Il s'agit de suivre quelques migrants dans leur installation mais surtout dans leur dynamique d'affirmation tant au sein de leur communauté (*ethnic leadership* ou *liderazgo étnico*) qu'au sein des élites argentines. Pauline Raquillet suit ainsi la stratégie migratoire d'Alfred Ebelot. Arrivé en Argentine en 1869, cet ingénieur aux fermes convictions républicaines, s'appuie d'abord sur des réseaux micro-sociaux de la communauté française et s'impose dans la presse francophone, ce qui lui permet d'asseoir progressivement un leadership communautaire et de participer notamment aux débats politiques des années 1880-1890. Viviane Oteiza Gruss, de son côté, revisite le parcours du Bayonnais Albert Larroque et du Béarnais Alexis Peyret à partir de leurs contributions au *Courrier de la Plata*, publication majeure de la communauté française à Buenos Aires. Comme le montrent ensuite Oscar Alvarez Gila, Jon Ander Ramos et Marcelino Irianni, l'éducation constitue un enjeu essentiel dans l'affirmation, la reproduction et le maintien d'une communauté « ethnique ». Le premier analyse le cas de l'association basque Euskal Echea – dont la vocation était essentiellement tournée vers l'éducation – tandis que les deux autres se centrent sur la figure de Victor Mendizábal, personnage clé de la communauté basque. Mendizábal joua un rôle important sur place, à Buenos Aires, en particulier dans l'histoire d'Euskal Echea. Rentré au pays vers 1888, il continua d'entretenir des liens étroits avec l'Argentine : il y voyagea à plusieurs reprises, en maintenant sur place de puissants réseaux. Il incarne parfaitement cette « culture de la mobilité » que nous avons évoquée précédemment. Certains migrants, toutefois, parviennent à s'affirmer en se mettant au service de leur pays ou région d'accueil plutôt que de leur communauté. Graciela Mateo montre ainsi comment Charles Sourigues, en quelque sorte contracté par José Justo Urquiza, joua un rôle non négligeable dans l'histoire politique et militaire de la région d'Entre Rios. Cette contribution est complétée par l'étude généalogique de Sourigues proposée par Maria Marta Quinoz dans la dernière section, laquelle évoque quelques figures de l'émigration et quelques parcours migratoires significatifs entre la France et l'Argentine.

La troisième section commence avec un nécessaire rappel du cadre juridique et politique dans lequel l'émigration française dut se couler. Au XIX^e siècle, rappelle Claude Mehats, les autorités locales soulignent bien souvent les effets néfastes de l'émigration, et, à Paris, les gouvernements successifs tentent de la réglementer et de la contrôler, à défaut de pouvoir l'interdire. Pourtant, quel que soit le degré de libéralisme des régimes qui se succèdent, aucun n'ose remettre en cause la liberté essentielle que représente celle de se déplacer et donc d'émigrer. Talía Gutiérrez retrace la dynamique du parcours de Pierre Inda, migrant né dans les Pyrénées-Atlantiques et qui fait souche dans le nord de la Patagonie, précisément à Viedma (Rio Negro). Rappelant que les étrangers votent à l'échelon local, elle souligne l'activité politique de Pierre Inda, par ailleurs engagé dans l'associationnisme local. Il apparaît exemplaire d'une élite qui ne se confond pas avec l'oligarchie et qui maintient des liens fermes avec le pays d'origine. Francisco Grandmontagne constitue un autre cas assez paradigmatique : né en Espagne de parents béarnais, arrivé vers vingt ans en Argentine, il devient un journaliste en vue, et a laissé une importance correspondance avec Miguel de Unamuno. Enfin, pour clore cet ouvrage, Victor Pereira exhume l'itinéraire à peu près totalement oublié de Guret et Alfred-Gustave Bellemare, deux « notables transatlantiques » – la formule est heureuse. Ils furent, chacun à leur manière, des passeurs entre le sud-ouest de la France et l'Argentine. Alfred-Gustave fut pendant quelque temps un promoteur de l'émigration aquitaine (en tant qu'agent de plusieurs entrepreneurs d'émigration, comme Lafone & Wilson) et il semble qu'il ait pas mal circulé entre l'Argentine – où il apparaît comme délégué des Français de la Plata – et la France, où il représente les intérêts argentins comme consul à Pau.

Ce travail collectif est l'aboutissement de recherches menées de part et d'autre de l'Atlantique dans le cadre d'un projet financé principalement par le Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques, auquel ont également contribué le Conseil Régional d'Aquitaine, la Communauté d'Agglomération de Pau-Pyrénées, et – pour l'Université de Pau et des Pays de l'Adour – la Fédération de Recherche « Espaces, Frontières, Métisages » ainsi que le Laboratoire ITEM (Identités, Territoires, Expressions, Mobilités, Équipe d'accueil 3002). Pour leur soutien et leurs réflexions, nous remercions chaleureusement Óscar Alvarez Gila, Marianne Amar, Hélène Finet, Pilar Gonzalez-Bernaldo, Nancy L. Green, Michèle Guicharnaud-Tollis, Dirk Hoerder, Richard Marin et Victor Pereira.

Enfin, ce livre est aussi un hommage à Adrián Blázquez qui fut à l'origine de ce programme de recherches.

Première partie

*Émigration d'élites
et transferts*
